

Visca Catalunya¹

N'allez pas croire que nous souhaitons prendre position sur l'indépendance de la Catalogne. Il s'agit juste d'attirer votre attention sur Lluís Llach dont toute l'œuvre est enracinée dans cette terre. Pendant longtemps, Llach était celui qui chantait pour son pays. Et contre le franquisme. Ce qui dans les années soixante-dix était la même chose. Llach quitta donc la Catalogne pour vivre à Paris. Il se produisait à l'Olympia ou à la Fête de l'Huma. À la mort du dictateur espagnol, retour au pays avec à la clé son concert historique devant 100 000 personnes dans le stade du Barça en 1985. Il met fin à sa carrière de chanteur en 2006, mais heureusement pour nous entame celle d'écrivain.

Nous vous proposons dans ce numéro deux romans de Llach. Deux livres qui doivent beaucoup à sa vie. Dans *Les yeux fardés* il nous raconte le parcours de quatre jeunes Barcelonais confrontés à la guerre civile avec toutes ses horreurs, surtout pour les perdants. *Les femmes de la Principal* est une saga familiale sur trois générations. C'est l'histoire de trois femmes amenées à diriger un vignoble familial déserté par les hommes. Et elles le font bien. Mais quelle que soit l'époque, les livres de Llach font une large place à l'amour. Celle de *Germinal* et David avant et pendant la guerre. Celle d'une des trois Maria qui choisit de vivre avec un de ses employés au milieu de ses vignes. Avec à chaque fois les difficultés liées à l'homosexualité que Lluís Llach a lui-même rencontrées. On en ressort secoué mais heureux d'avoir rencontré un honnête homme.

1. Vive la Catalogne.

Sommaire

Les yeux fardés,
Lluís Llach, p2

Les femmes de la Principal,
Lluís Llach, p3

L'enfant du Danube,
János Székely, p4

Changer l'eau des fleurs,
Valérie Perrin, p5

Bel-Ami,
Guy de Maupassant, p6

La plus précieuse des marchandises,
Jean-Claude Grumberg, p7

Le jour d'avant,
Sorj Chalandon, p8

L'imprudence,
Loo Hui Phang, p9

La bibliothèque fonctionne les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :

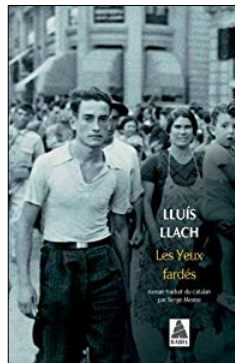
Pierre-Julien Andrieux,
Sylvie Mercier,
Valérie Bougeant,
Axelle Bonzi,
Laurent Bisault,
Éric Ambiaud (SSP)
Marceline Bodier (DG)



Les yeux fardés

Lluís Llach, Actes Sud

Germinal, David, Joana et Mireia avaient tout pour vivre une existence heureuse d'adolescents dans la Barcelone des années 20. Plus exactement à Barceloneta, ce quartier ouvrier qui regarde vers la mer. Certains habitants étaient pêcheurs, d'autres chargeaient et déchargeaient des bateaux puants. On se livrait à la contrebande ou on s'embarquait sur un navire qui s'en allait vers d'autres contrées. L'existence de Germinal, le narrateur du roman, est d'autant plus tracée, qu'il naît au 6 rue de la Mer d'un père marin. Un marin qui tomba amoureux à Sète de Marie et « *de son corps ferme et parfaitement dessiné* ». Comme cet amour était partagé, Josep emmena Marie à Sète où il dut se trouver un autre travail, car sa femme ne pouvait concevoir d'attendre son homme encore et encore. Josep se fit docker et mieux encore docker actif au sein du mouvement syndical anarchiste. Germinal pouvait donc arriver avec un prénom courant chez tous ceux qui combattaient les patrons et rejetaient l'Église. Joana, Mireia et David, que Germinal n'allait cesser de côtoyer, étaient du même monde. Joana était la fille d'un docker venu de Murcie pour fuir la pauvreté et d'une couturière. L'origine de Mireia était plus exotique, sa mère issue de la riche bourgeoisie ayant choisi de vivre avec un contrebandier dont l'entreprise prospérait grâce aux femmes. Et David ? Son



père était un modeste pêcheur sur la *Sarita*, une felouque qui allait devenir le point de ralliement de la bande des quatre, tandis que sa mère avait les mains les plus habiles du quartier pour coudre et raccommoder. Mais pour vivre et grandir tranquillement à la Barceloneta, encore eût-il fallu que le choix des urnes fût respecté en 1936 par l'armée et la droite espagnole. La guerre civile allait tout emporter en commençant par ceux qui avaient choisi de résister. La question de la lutte ne se posait pas chez les syndicalistes de la CNT qui partirent se battre contre les forces de Franco. Germinal et David étaient trop jeunes pour les suivre, ils eurent donc un peu de temps pour s'avouer leur amour réciproque. Une relation déjà peu facile à vivre dans la Catalogne républicaine et qui ne pouvait que les entraîner vers le pire après la chute de Barcelone. C'est cette relation de deux jeunes hommes que nous raconte en priorité Lluís Llach. Deux jeunes hommes qui passent allègrement d'une femme à une autre pour assouvir leur sexualité, mais qui finissent par trouver leur plénitude en se tournant l'un vers l'autre. Difficile de s'aimer quand les atrocités de la guerre se multiplient, les anarchistes étant victimes des fascistes, des avions de Mussolini mais aussi des stalinien. Ce sont ces événements que nous fait vivre *Les yeux fardés*, avec d'autant plus d'émotion que Lluís Llach nous raconte un peu sa propre existence.

Les femmes de la Principal

Lluís Llach, Actes Sud

Dans un monde normal Maria Roderich n'aurait jamais dû diriger cette grande propriété viticole, La Principal, sise quelque part dans les Pyrénées catalanes. Mais en 1891, le grand domaine viticole de la famille Roderich entra dans une autre époque, celle du phylloxéra. Cette maladie de la vigne avait jusqu'alors fait leur fortune en s'abattant trente ans plus tôt sur les vignobles français. Car il fallait bien que le négoce s'approvisionne quelque part, et le père de Maria l'avait anticipé en investissant dans la qualité. Ses chais rengorgeaient de bonnes bouteilles et non de simples fûts destinés aux grossistes. En 1891 le riche propriétaire décida donc de migrer à Barcelone en y emmenant ses quatre fils. Robert l'aîné devait y faire ses études de médecine, Ernest de pharmacie, Luís de droit et Joan le petit dernier voulait devenir curé. Quant à Maria il lui incombait à 20 ans de demeurer à La Principal, son avenir sacrifié pour l'honneur de la famille. Dans un monde normal, la vie de Maria aurait dû être mortelle d'ennui, avec au mieux pour objectif de faire un bon mariage. Mais comme nous sommes dans un roman et que Luís LLach n'a que faire de la normalité, le chef de la famille Roderich décéda rapidement d'un infarctus ce qui amena la fratrie à découvrir le testament paternel. Alors que Robert s'attendait à hériter du domaine, et de ses bouteilles qui lui auraient fourni d'abondantes liquidités, il découvrit que tout cela revenait à Maria. Peu importe

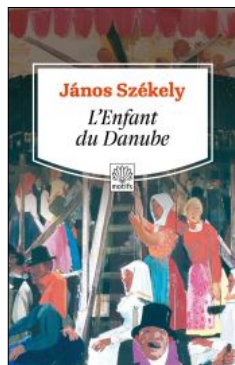


sa colère et le dépit de ses frères, on ne remet pas en cause un testament fait devant notaire. L'histoire de trois femmes, Maria Roderich dite La Vieille, sa fille Maria Magí et sa petite-fille également prénommée Maria, qui façonnèrent le domaine pendant un siècle pouvait commencer. La Vieille sut affronter la catastrophe sanitaire. Elle régna en maîtresse à La Principal au point de déplacer ses 130 kilos dans une chaise à porteurs avant de se réfugier dans la Phalange, ce mouvement qui accompagna Franco au pouvoir. Maria Magí fit un choix inverse, que l'on devine plus proche de celui de Luís LLach, en assumant son opposition au régime dictatorial. Non qu'elle rentrât en politique, cela n'aurait guère été possible, mais Maria la seconde fut une femme libre qui ne cacha jamais son hostilité à l'Église. Son statut social la protégea en partie, mais il fallait du courage pour mettre dans son lit un simple ouvrier agricole du domaine parce que c'était son homme, fût-il bisexuel. Elle le défendit sans compter quand il fut accusé de meurtre à la fin de la guerre civile. Et ce n'était pas rien car l'Église comme le pouvoir en place ne voulaient que du mal aux homosexuels. Quant à la troisième Maria, elle ne joue qu'un rôle mineur dans le roman même si elle perpétue la force des femmes de la famille. Tout cela donne un bouquin passionnant, une ode aux femmes complétée par le portrait d'Úrsula qui traverse les générations, un temps nourrice puis femme de confiance, veillant sur ses protégées. Des femmes qui résistent à tout sauf au bonheur.

L'enfant du Danube

János Székely, Gallimard

Envie de littérature hongroise et plus encore d'un roman universel ? Alors tournez-vous vers János Székely, encore moins connu que Sandor Márai ou Imre Kertész, mais assurément plus accessible. Certains comparent *L'enfant du Danube* aux *Misérables* de Hugo ou à certains livres de Charles Dickens parce qu'il s'agit d'un vrai roman feuilleton, un pavé de 800 pages comme en pondaient ces grands auteurs. Mais aussi parce que *L'Enfant du Danube* est un fabuleux portrait des prolétaires du début du XX^e siècle. Il nous raconte les premières années de Bela, abandonné à sa naissance dans une lointaine campagne hongroise par Anna sa mère, qui comprend trop tard que Beaumichel l'a engrossée. Trop tard pour toutes les faiseuses d'anges de la contrée. Bela est déposé chez une vieille prostituée qui élève des enfants dans un gourbi contre monnaies sonnantes et trébuchantes. Comme Anna paie mal et avec retard, Bela devient le souffre-douleur de la vieille peau qui le fait trimer plutôt que de l'envoyer à l'école. Par chance, l'instituteur du village le prend sous sa coupe. Et ce fascinant personnage, gros buveur et grand cœur, va non seulement apprendre à lire et à écrire à Bela, mais également l'initier à la culture. C'est lui qui sauve la mise au jeune garçon menacé de prison, en obtenant qu'il soit envoyé chez sa mère à Budapest. Fin de l'épisode campagnard, dé-



but des délices urbains, quand Bela se retrouve à quinze ans au Faubourg des Anges. Un quartier de la capitale hongroise, à quatre heures de marche du centre-ville, où s'entassent des familles dans de minuscules logements. Anna case son fils comme groom dans un hôtel de luxe. Une fonction non rémunérée hormis de putatifs pourboires, et surtout l'espérance d'accéder à un emploi supérieur. C'est dans cette partie du roman que Székely nous livre une description de la misère dans la Hongrie des années 30. Un pays amputé de la majeure partie de son territoire depuis le traité de Versailles, dirigé par Miklós Horthy futur allié de Hitler et de Mussolini. Être pauvre en Hongrie signifie avoir faim tous les jours et devoir lutter pour garder son logement. Interviennent heureusement pour Bela des rencontres qui lui amènent, au moins provisoirement, un peu d'espoir. Élémer, son collègue de l'hôtel qui voudrait l'initier aux écrits de Marx. Patsy, la jeune américaine, qui lui explique que l'Amérique est un pays où les pauvres ont tous leur chance. L'ensorceleuse aristocrate qui joue avec perversité des sens de l'adolescent. Mais jour après jour la vie devient plus dure pour ces prolos, qui gardent près d'eux la bouteille d'eau de javel, qui permet d'en finir. Avec la montée du chômage, l'emploi se fait plus rare, et l'action de l'État se limite à l'achat de bateaux pour repêcher les suicidés du Danube. Heureusement pour Bela, comme pour Székely qui émigra en Amérique, le pire n'est jamais certain.

Changer l'eau des fleurs

Valérie Perrin, Albin Michel

Difficile d'exprimer tout ce qu'un lecteur normalement constitué ressent en fermant le roman de Valérie Perrin. Envie d'y retourner. Envie de faire une pose tant ce livre déborde d'émotions. Et pourtant le *pitch* n'est pas particulièrement tentant. Violette est née sous X dans les Ardennes. Elle y gagne le nom de Trenet, sans doute parce que la sage-femme appréciait le chanteur. Violette change de patronyme très jeune en épousant un jeune branleur, Philippe Toussaint, beau mec mais qui ne se révélera pas être une bonne pioche. Philippe n'a jamais travaillé et ne dérogera pas avant longtemps à cette règle. Il accepte pourtant de suivre Violette du côté de la Lorraine où ils actionnent une des dernières barrières manuelles de la SNCF. Le pluriel est mal adapté à la répartition des tâches, Violette s'occupant de tout alors que Philippe passe le plus clair de son temps à jouer à la console et à faire des tours à moto. Il conjugue également le verbe enfile sa voisine à tous les temps et à tous les modes. L'arrivée de Léonine illumine la vie de Violette mais ne change rien à celle de Philippe. Elle ne rapproche pas non plus Violette de ses beaux-parents. Surtout de sa belle-mère qui ne l'a jamais trouvée digne d'épouser son fils. Les meilleures choses ayant une fin, la

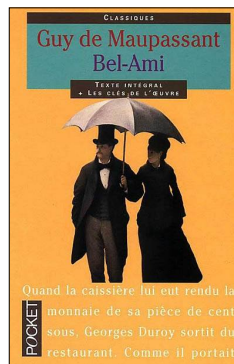


SNCF automatise la barrière et Violette postule à la fonction de garde-cimetière dans un village de Bourgogne où elle emmène son mari. L'histoire devrait devenir plus glauque encore dans ce nouvel environnement. Mais c'est bien tout le talent de Valérie Perrin de la transformer en fabrique à petits bonheurs. Violette passe son temps à distribuer de l'amour autour d'elle. En s'occupant des tombes, en écoutant ceux qui viennent lui raconter leur vie. Tous les enterrements ne sont d'ailleurs pas tristes. Certains donnent lieu à des concerts de jazz manouche. L'humour est souvent présent dans le récit. Une épouse affirme ne jamais vouloir retrouver son mari dans sa tombe parce qu'il l'a déjà assez emmerdée comme cela de son vivant. Une employée se pointe à la cérémonie de sa patronne pour vérifier qu'elle en est bien définitivement débarrassée. Quant à un des trois fossoyeurs fan d'Elvis, il chante son répertoire à sa façon : « *Love mi tendeur, love mi trou* ». Le bouquin tourne au roman policier dans sa deuxième partie mais il regorge toujours autant de personnages qui diffusent le bien. Donc si vous voulez passer un excellent moment en découvrant les secrets de la vie des plantes ou la manière de boire le thé avec un vieux sage n'hésitez surtout pas. On vous le rembourse si vous n'aimiez pas.

Bel-Ami

Guy de Maupassant, Pocket

Pas encore lu? Parce que ce roman date d'un siècle ou parce qu'il vous a été imposé au lycée? Déjà lu et même plus d'une fois? Dans tous les cas c'est ici que ça se passe car *Bel-Ami* est un incontournable de la littérature française, un roman qu'on peut lire et relire tant il est intemporel. *Bel-Ami* c'est en quelque sorte le *Rastignac* de Maupassant, en moins ambitieux au début du livre, mais dont l'appétit se développe au fil de ses réussites qu'il forge en faisant fi de la morale. C'est un roman sur les compromissions du pouvoir. Rien que de très actuel. La force de l'œuvre vient de l'empathie que l'on ressent initialement pour Georges Duroy, le personnage principal. Duroy est un jeune et bel homme mais pauvre. De retour de quelques années passées en Algérie comme militaire, il a trouvé un emploi de bureau des chemins de fer du Nord. Ce fils d'aubergistes normands ne mange pas tous les jours à sa faim quand il croise Charles Forestier un ancien compagnon de régiment. Rédacteur à *La Vie Française*, Forestier le fait entrer au journal. Mais comme il est difficile pour Duroy d'écrire son premier article, il est bien content que Madeleine, la femme de Forestier s'en



charge pour lui. Sa carrière peut commencer et elle est loin d'être terminée. Duroy n'a d'ailleurs toujours pas d'immenses ambitions même s'il comprend vite que son charme va lui être utile. Pour le remettre à flot d'abord, puis pour aller plus haut dans l'échelle sociale. Sa liaison avec Clotilde de Marelle lui amène plaisirs et quelques subsides dont il a bien besoin. Il lui ment et n'hésite pas à la laisser tomber quand d'autres opportunités se présentent. Relation classique d'un séducteur qui reviendra toujours à Clotilde, laquelle ne semble pas s'en porter plus mal. Maîtresse elle est, maîtresse elle reste. Elle est d'ailleurs mariée. Il épouse Madeleine Forestier à la mort de Charles, beaucoup par intérêt, mais comme Madeleine est une belle femme autant en profiter. La suite plongera Duroy dans des calculs moins reluisants passant de femme en femme. « *Bel-Ami c'est moi !* » aimait à dire Maupassant. Le roman lui permet de décrire la vénalité des hommes politiques et de presse, qui se renient du jour au lendemain pour faire carrière. Quelque chose que l'on ne saurait envisager aujourd'hui. Et au moins réglai-ent-ils certains différends au pistolet. Une pratique parfaitement condamnable, mais est-ce mieux de traiter un confrère de « *fil de pute* » ?

La plus précieuse des marchandises

Jean-Claude Grumberg, Seuil

Un conte, un tout petit conte pour adultes. C'est ce que nous offre Jean-Claude Grumberg pour ne pas oublier. Lui ne risque pas d'oublier son père et ses grands-parents raflés en 1942. Son grand-père partit de Drancy dans le convoi numéro 45 et son père dans le numéro 49. Ils ne sont pas revenus. Alors Grumberg invente l'histoire d'une famille de Juifs réunis dans le camp de départ de la région parisienne, le père, la mère et leurs deux jumeaux. Profitant d'un arrêt le père choisit au hasard un de ses enfants, ce sera sa fille. Il l'enveloppe dans un châle et la fait passer hors du train. Pauvre bûcheronne s'en saisit et découvre ce dont elle a toujours rêvé et qu'elle n'a jamais eu : un bébé. Elle l'emmène dans sa mesure alors que Pauvre bûcheron

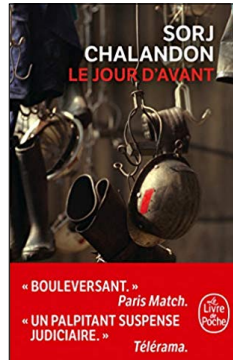


n'est pas encore rentré. Un bébé c'est bien beau, mais comment le nourrir quand on n'a pas de lait ? Et comment le garder quand Pauvre bûcheron dit de ce bébé qu'il est un des sans-cœur, de ces voleurs qui ont tué Dieu ? Alors Pauvre bûcheronne s'en va dans cette partie de la forêt où elle sait trouver celui qui a une chèvre. En le payant de fagots, elle aura chaque jour ce lait qui, coupé à l'eau, nourrira son trésor. Les jours passant, Pauvre bûcheron s'attache à l'enfant au point de le défendre contre ses camarades de travail qui disent du mal des sans-cœur. Qui prétendent qu'ils voyagent gratos dans des trains spéciaux pendant qu'eux se crèvent la paillasse au boulot. La survie de la petite fille n'est pas encore assurée, surtout que les chasseurs de sans-cœur se mettent à fuir vers l'ouest pour échapper aux soldats étoilés de rouge. Mais elle s'en rapproche.

Le jour d'avant

Sorj Chalandon, Grasset

Une histoire vraie et un vrai roman. Est-ce étonnant quand on sait que Sorj Chalandon a travaillé 34 ans à *Libération* ? Il nous raconte celle des mines du Pas-de-Calais, de la fosse 3 bis qui tua 42 mineurs le 27 décembre 1974 dans une explosion. Un coup de grisou, la terreur des mineurs, cette inflammation de poussières de charbon qui les soude entre eux au fond du puits. La mort des 42 constitua un événement national avec la venue du Premier ministre Jacques Chirac. Mais une fois le discours terminé, les familles des mineurs restèrent seules avec leur douleur et leur maigre pension. Fils de fermier, Joseph Flavent n'était pas destiné à descendre dans le puits. C'était du moins le souhait de son père qui lui avait dit la dureté du métier. Les dos broyés, les oreilles inopérantes, les rats qui disputent aux ouvriers leur pain, et surtout leurs poumons bouffés par la poussière de charbon. Mais Jojo y était allé pour gagner son indépendance et parce que mineur signifiait aussi fierté. Il était parti mourir du grisou comme ses copains. Pas le jour de l'explosion car on l'avait remonté vivant de la fosse, mais



plus tard dans l'anonymat d'un hôpital. « Michel, venge-nous de la mine » avait écrit le père de Jojo à son second fils Michel avant de se pendre. C'est ce que nous raconte Sorj Chalandon dans son roman. La tardive vengeance de Michel parti entre-temps faire le chauffeur routier et vivre avec Cécile. Mais quand Cécile meurt de maladie, Michel revient au pays où il n'a plus de famille. Il loue une maison et cible Lucien Dravelle le porion, le contremaître qui incitait ses ouvriers à ignorer les mesures de sécurité qui nuisent au rendement. Pourtant Dravelle a lui aussi fini son existence avec la silicose et il n'est même plus en état de se déplacer. Michel aurait aussi pu s'attaquer à un plus haut dirigeant, ceux qui osaient tout, y compris imposer une retenue sur le dernier salaire parce que la famille n'avait pas restitué le vêtement de travail du mineur décédé. Chalandon fait de cette histoire celle des ouvriers qui se sacrifient dans un décor qui n'a guère changé depuis *Germinal*. Elles sont toutefois parfois plus complexes que ce que l'on aurait imaginé. Un vrai roman social dans la lignée des polars français des années quatre-vingt. On dirait du Dae-nincks, une vraie référence, et parfois en mieux.

L'imprudence

Loo Hui Phang, Actes Sud

J'ai été bouleversée par ce roman qui correspond en tout point à ce qui me chavire en littérature : quête d'identité, écriture sans aucun tabou ni censure tout en filtrant la crudité des propos par un style raffiné, recherche du sens d'une expérience individuelle dans celle de la famille, des ancêtres, et de la grande histoire. C'est un roman très court, que j'ai déjà lu deux fois, et qui est d'ores et déjà pour moi la révélation de cette rentrée littéraire. L'histoire s'articule autour de trois grands jalons. 1975 : une famille fuit le régime autoritaire qui vient de s'installer au Laos. Les parents, leur fils de onze ans, leur bébé d'un an. 1997 : le bébé a 23 ans au moment où le décès de leur grand-mère les fait revenir dans la ville qu'ils avaient quittée. 2019 : le bébé a 45 ans et raconte ce séjour et son histoire en s'adressant directement à son frère, à la deuxième personne. Elle lui envoie une magnifique déclaration d'amour, à lui qui ne s'est jamais remis de la rupture brutale qu'on lui a infligée au beau milieu de l'enfance, qui « *se sent un imposteur en vivant une vie de Français* ». En 1997, au moment où se situe l'intrigue, elle, sa sœur, ne lui avait rien dit de ses choix de vie occidentaux, parce qu'elle pensait que sa famille n'y aurait pas survécu. Si elle lui écrit enfin en 2019, c'est peut-être parce que le temps a renversé les priorités : aujourd'hui, c'est ne pas raconter qui serait destructeur. Le livre décline la grande histoire comme clé de la petite.



Fuir un régime autoritaire en 1975, avec de jeunes enfants qu'on veut préserver, qu'est-ce que ça fait aux personnes concernées ? La narratrice, trop jeune pour se souvenir de son année de naissance passée au Laos, vit une vie occidentale. Très occidentale même, tout en conservant son origine étrangère inscrite sur son visage : est-ce pour cela qu'elle est devenue photographe, avide de capter la surface des choses pour montrer comment on peut lui faire révéler le sens caché ? Un des fils conducteurs du livre est une expérience qui fait penser à celle de *La nausée* de Sartre : à cinq ans, fixant le plafond, elle l'a vu « *dans son étrange nudité* », ce qui l'a menée à la conscience d'exister, puis, à l'âge adulte, à organiser sa vie autour de son regard. Au final, le livre mêle deux aspects fondamentaux de l'identité : la vie sexuelle et la quête des origines, en faisant sentir les correspondances et même les filiations entre les deux. Le sens du parcours de la narratrice se construit au contact de son grand-père, dont la vie a été prise au piège de son propre amour de l'amour. « La seule chose qui me console », lui dit-il, « *c'est de penser que, là-bas, tu es quelqu'un. Là-bas, tu as le choix. Tu me ressembles tellement.* » Elle : « *Je pourrais mourir d'entendre cela. Tant de mouvement. Cet afflux. La grâce que je n'attendais plus.* » Un roman vraiment très fort qui emportera celles et ceux qui, comme moi, sont sensibles avant tout aux émotions et à la recherche du sens caché derrière toutes nos expériences humaines.